

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

<p>52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN PARIS Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.</p>	<p>ABONNEMENTS ET VENTE AUX BUREAUX DU MONDE ILLUSTRE ET DU MONITEUR UNIVERSEL 13, quai Voltaire, Paris</p>	<p>52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS PARIS Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75. DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.</p>
--	---	--



1. TOILETTE DE BAL (VOIR LES PATRONS). 2. TOILETTE DE GRAND DINER (VOIR LES PATRONS). 3. TOILETTE DE BAL (VOIR LES PATRONS).

TROIS TOILETTES DE BAL, DESSINÉES SPÉCIALEMENT POUR LA « REVUE DE LA MODE » PAR GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Trois toilettes de bal. — Dentelle en guipure Renaissance. — Bande en broderie au passé. — Deux étoiles au crochet. — Six dentelles au crochet. — Dessins de pelote en guipure Renaissance. — Carré en guipure Renaissance. — Toilette de soir. — Costume en vogue. — Costume élégant. — Costume en cachemire. — Costume de jeune fille. — Bébé.

SUPPLÉMENTS : Plaque de modes colorées. — Plaque de patrons.



4. DENTELLE EN GUIPURE RENAISSANCE.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de bal en faille et tulle blanc. — Sur le pardessus de faille se trouve un grand volant en tulle double que surmonte une dentelle blanche, blonde, ou point d'Angleterre; cette dentelle remonte sur les côtés, le nœud est retenu par un bouillonné. Au-dessus du bouillonné, un haut et large plissé de faille blanche. Le tablier en faille blanche, brodé au passé, est carré par devant; un



5. BANDE EN BRODERIE AU PASSÉ SUR SATIN.



8. DENTELLE AU CROCHET.



9. DENTELLE AU CROCHET.



12. DENTELLE AU CROCHET.



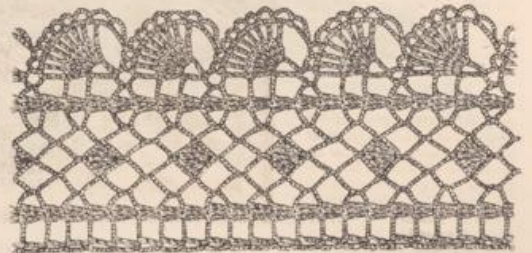
6. ÉTOILE AU CROCHET ET LACET RENAISSANCE.



10. DENTELLE AU CROCHET.



11. DENTELLE AU CROCHET.



13. DENTELLE AU CROCHET.

galon en soie blanche brodé l'encadre, ainsi qu'un effilé et une dentelle. La tunique est en tulle par derrière et se termine par une dentelle blanche. Le corsage est en forme de cuirasse, boutonné ou lacé derrière. Il est brodé au passé comme le tablier, et garni du même galon et du même effilé de soie. Une dentelle blanche garnit le haut du corsage; les manches sont fermées par un petit plissé en tulle blanc. Une traîne de liserons s'attache au côté du tablier et retombe sur la jupe; bouquet de liserons au corsage. Liserons piqués çà et là dans les cheveux. — Voir sur le supplément les patrons de ce corsage, fig. 1 à 3 du 1^{er} côté.

2. Toilette de grand dîner, velours et tulle de soie noire. — La jupe est en velours et à traîne; sur cette jupe, bouillonné de tulle noir; par derrière le tulle forme deux pous étayés, retenus par des blondes noires perçues qui se nouent et se croisent. Le devant est recouvert de tulle en forme de tablier, qui se drape sur le côté et semble fixé par une traîne de roses moussues avec boutons. Deux plissés de tulle, gradués de hauteur et une ruche, ornent ce tablier; le corsage décolleté est en velours. Il s'agrafe derrière, où il forme bretelle sur une chemisette de dentelle blanche, et se prolonge devant pour former un deuxième tablier en velours dentelé à larges dents, et garni d'un volant de tulle plissé et d'une ruche de tulle. Coiffure avec longues boucles par derrière; une traîne de roses orne le côté gauche de la coiffure et se prolonge sur les boucles. — Voir sur notre supplément les patrons de ce corsage, fig. 4 à 7 du premier côté.

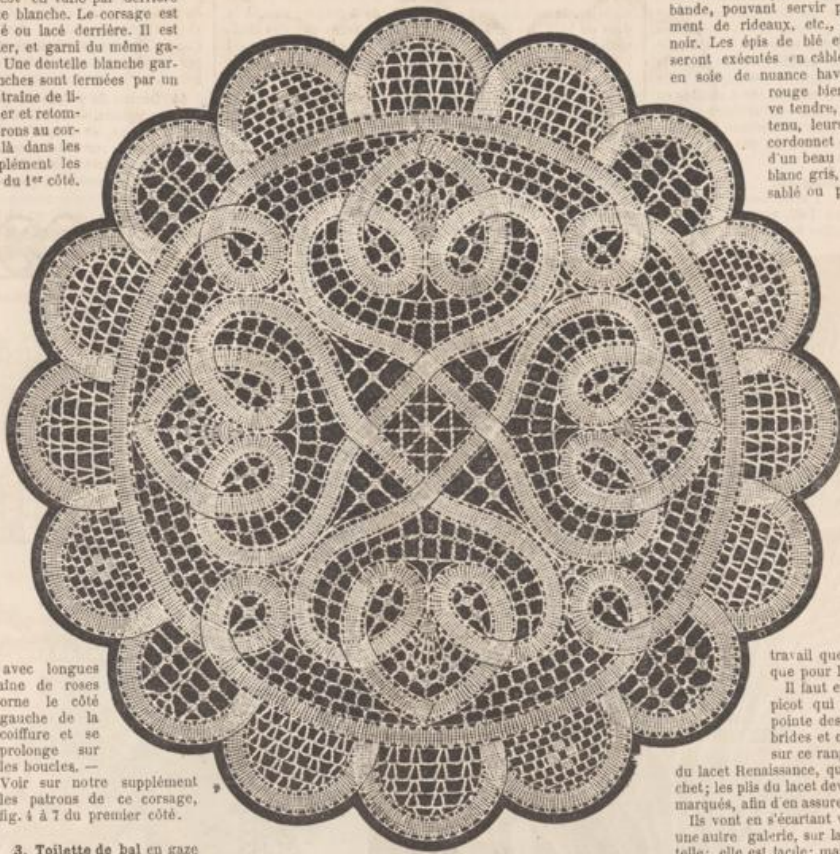


7. PETITE ÉTOILE AU CROCHET.

au-dessus retombe la tunique en gaze blanche qui couvre toute la jupe et se drape par derrière vers le côté droit. Une blonde blanche encadre la moitié de cette tunique, c'est-à-dire entoure la portion qui revient par devant, tandis que celle qui retombe derrière n'a pour ornement qu'un volant de gaze; un ruban mauve forme coque sur la hanche et entoure la jupe par derrière pour venir se rattacher devant à la pointe du corsage; des traînes de roses serpentent sur la robe en passant sous le ruban mauve. Corset en faille mauve orné de biais de gaze et de blonde blanche, guirlandes de roses, garnissant seulement un côté du tour des épaules; guirlande de roses thé dans les cheveux. — Voir sur le premier côté de notre supplément les patrons du corset, fig. 8 à 10.

4. Dentelle en guipure Renaissance. — Nous donnons un choix de pelotes et de carmés qui appellent leur complément, et ont besoin de dentelles pour les accompagner; celle qui porte le n° 4 remplira ce but.

On bâtit son lacet Renaissance sur papier ou toile cirée; puis on resserre l'intérieur des dents à l'aide de deux rangs de point de tulle, appelé par les brodeuses en jours points d'épingles; les grandes roues faites dans les arcades devront, pour leur solidité, être cordonnées. L'ensemble formera un charmant cadeau d'étrennes.



14. DESSUS DE PELOTE EN GUIPURE RENAISSANCE.

5. Bande en broderie au passé sur satin noir. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Cette bande, pouvant servir pour coussin, chaise, encadrement de rideaux, etc., se brode au passé sur satin noir. Les épis de blé et les barbes qui en émergent seront exécutés en câblé mais, les brindilles d'avoine en soie de nuance havane clair, les coquelicots d'un rouge bien accentué, les nêles d'un mauve tendre, les bluets d'un bleu bien soutenu, leurs calices vert avec treillage en cordonné ou câblé noir, les boutons d'or d'un beau jaune et les marguerites d'un blanc gris, avec cœur du milieu au point sauté ou point de nœud en soie jaune.

Quant au feuillage, il faut autant que possible en varier les nuances, aller de la plus tendre à la plus foncée; ne point faire ceux de la marguerite de même couleur que ceux des bluets.

6-7. Étoiles au crochet et lacet Renaissance. —

Modèle du Sphinx. — Il faut commencer par la croix du centre; on fait d'abord 1 point simple, 1 demi-bride, 3 brides, 2 doubles brides, 1 picot; puis on redescend sur ce travail fait, sur lequel on prend pied, et on recommence, 2 doubles brides, sans oublier le picot du coin, 3 brides simples, 1 demi-bride et 1 point simple; voit une première branche; on lance de suite la seconde et on répète exactement le même travail que l'on vient de faire, de même que pour les deux dernières branches.

Il faut ensuite faire les chaînettes avec picot qui encadrent cette croix, sur la pointe desquels prendra pied la galerie brides et chaînettes qui forme cercle; c'est sur ce rang que se réunissent les pointes du lacet Renaissance, qui doivent être prises par le crochet; les plis du lacet devront être préparés à l'avance et marqués, afin d'en assurer la régularité.

Ils vont en s'écartant vers le haut, et sont retenus par une autre galerie, sur laquelle s'appuie la petite dentelle; elle est facile; mais il faut, pour qu'elle soit jolie, en comprendre bien la marche. On fait 5 points glissés sur ceux de la galerie, au milieu desquels il y a 1 picot, puis 7 chaînettes, que l'on vient replier en arrière, au commencement des 5 points glissés; enfin, prenant à cheval sur ces 7 chaînettes, on exécute un feson de 11 points couponnés de picots.

Le n° 7 reproduit la petite étoile de raccord.

8 à 13. Six dentelles au crochet. — Modèles du Sphinx. — On nous a demandé des dentelles au crochet se faisant en travers, nous nous empressons de satisfaire ce désir.

Dentelle n° 8. — Monter 6 chaînettes, les fermer en rond, puis monter 3 brides dans le rond, 5 mailles en l'air, 3 brides dans le même trou, 5 mailles en l'air, 3 brides dans les 5 chaînettes du rang précédent, 5 mailles en l'air, 3 brides dans le même trou, 3 mailles en l'air; rattacher dessus la dernière des brides du rang précédent, tourner 7 mailles en l'air; ce sont ces 7 mailles qui forment le pied de la dentelle; on continue par 3 brides dans le trou précédent, espacées par les 5 mailles chaînettes.

Dentelle n° 9. — Monter 10 chaînettes ou mailles en l'air, ce qui, dans mes explications, est la même chose.

1^{er} rang. — 3 mailles en l'air, 2 brides, 1 maille en l'air, 3 brides, 1 maille en l'air, 1 bride; tourner 4 mailles en l'air, 1 bride dans la maille d'intervalle du rang précédent, 3 mailles en l'air, 1 bride après les 3 brides du rang précédent, 3 mailles en l'air, 1 bride après les 2 dernières brides du rang précédent, 4 points en l'air, 2 brides dans le trou qui se présente, 1 point en l'air, 3 brides dans le trou suivant, 1



15. CARRÉ EN GUIPURE RENAISSANCE.

maille en l'air, 1 bride dans le troisième trou; tourner 4 mailles en l'air, 1 bride, 3 mailles en l'air, 1 bride, 3 mailles en l'air, 1 bride après les 2 dernières brides du rang précédent; puis, dans le trou des 4 chaînettes du rang précédent, on fait 10 brides espacées de 1 maille chaînette; il faut rattacher la dernière bride sur la bride de l'avant-dernier rang, tourner, revenir sur cette dent ronde, en formant 10 picots composés de 3 mailles en l'air rattachées par 1 demi-point pris à cheval entre les brides qui ont fait base à la dent; puis on continue son rang, en pied de la dentelle, comme si on n'avait pas fait la dent arrondie.

Dentelle n° 10. — Monter 20 chaînettes.

1^{er} rang. — 6 mailles en l'air, 1 bride dans le premier point des 6 premiers, 3 mailles en l'air, passer 4 points, 2 brides dans le premier point, 5 mailles en l'air, dans le même point que les deux brides précédentes, 3 mailles en l'air, passer en dessous 4 points, 1 bride, 3 points en l'air, 1 bride dans le même point que la précédente bride, tourner son ouvrage, monter 6 mailles en l'air.

1 bride dans le trou formé par les 3 chaînettes du rang précédent, 3 mailles en l'air, 1 bride dans le même trou, 3 mailles en l'air, 1 point simple dans le trou du rang précédent qui se présente à vous, 5 chaînettes, qui forment un picot, 1 point simple dans le même trou, 5 chaînettes, 1 point simple, 5 chaînettes, 1 point simple, tous dans le même trou; 3 mailles en l'air, 1 bride dans le trou du rang précédent, 3 mailles en l'air, 1 bride dans le même trou, tourner son ouvrage.

6 mailles en l'air, 1 bride dans le trou du rang précédent, 3 mailles en l'air, 2 brides dans le picot du milieu du rang précédent, 5 mailles en l'air, 2 brides dans le même picot, 3 mailles en l'air, 1 bride dans le trou du milieu, qui se trouve à la fin de l'autre rang, 3 mailles en l'air, 1 bride dans le même trou, 6 mailles en l'air, 1 point dans le 3^e point des 6 mailles en l'air du rang précédent, tourner 8 mailles en l'air, former 1 picot en formant au bout de la 5^e maille 1 bride, 5 mailles en l'air, les fermer pour former 1 picot, 1 bride, 1 picot. Toutes ces brides, qui sont au nombre de 7, se prennent dans les 6 mailles du rang précédent: c'est ce qui forme la dent arrondie de l'extrémité de la dentelle.

1 bride sans point en l'air dans le trou qui se présente à nous, 3 points en l'air, 1 bride dans le même trou, 3 points en l'air, 1 point simple dans les 5 mailles en l'air du rang précédent, 5 mailles en l'air, 1 point simple dans le même trou, 3 mailles en l'air, 1 point simple toujours dans le même trou, 3 points en l'air, 1 bride dans le dernier trou du rang précédent, 3 points en l'air, 1 bride dans le même trou; tourner, revenir à 6 points en l'air, et continuer comme précédemment.

Dentelle n° 11. — Monter une chaînette de 20 mailles à peu près.

1^{er} rang. — 6 mailles en l'air, les fermer pour former un rond; 10 mailles en l'air, rattacher les 6 dernières en picot pour former un rond, tourner 7 mailles en l'air, 3 brides, 5 mailles en l'air, 3 brides dans le même trou, 10 mailles en l'air, 3 brides dans le second rond du rang précédent, 5 mailles en l'air, 3 brides dans le même trou, tourner 5 mailles en l'air, 3 brides dans le trou du rang précédent, 5 mailles en l'air d'intervalle, 1 bride dans le même trou, 10 mailles en l'air, 3 brides dans le trou suivant, 5 mailles en l'air, 3 brides dans le même trou, 3 mailles en l'air, piquer à cheval sur les 7 mailles du commencement du rang précédent, tourner 7 mailles en l'air, refaire les V de 3 brides, espacés par 10 chaînettes, et aller jusqu'au bout du rang, revenir sur soi-même, jusqu'à ce que l'on ait 3 barrettes de 10 chaînettes; à la 4^e, on fait 5 chaînettes, puis, par 1 point à cheval sur les 3 autres barrettes, on les réunit en un faisceau, on refait 5 chaînettes et on continue ces rangs comme c'est expliqué précédemment.

Dentelle n° 12. — Se fait à peu près comme celle qui porte le n° 9. Il y a cependant une différence que je dois signaler, le mat du pied se compose de 5 brides; puis, à la dent du haut, les brides ne sont pas séparées par des chaînettes; elles forment la dent plus au; quant aux picots qui lui font auréole, ils ne se font pas en même nombre que les brides, et comme il y en a 10 de celles-ci, il ne se trouve que 5 picots de 7 chaînettes chacun en auréole.

Dentelle n° 13. — Elle est un peu plus large que les précédentes. — Monter 20 mailles-chaînettes.

2 brides dans le même trou, 5 chaînettes, 3 brides, 7 chaînettes, 1 demi-point, 7 chaînettes, 1 demi-point, 7 chaînettes, 1 demi-point, 1 bride, 3 chaînettes, 3 brides, 3 chaînettes 1 bride; ces cinq brides sont prises dans le même point; tourner son ouvrage, redescendre 7 chaînettes, 1 demi-point au milieu des 7 chaînettes du rang précédent, 3 chaînettes,

puis, avant de faire les petits picots extérieurs, s'il y a une dent faite précédemment, on y relie sa dernière bride, puis on revient sur soi-même, et on continue ses rangs suivants sans se préoccuper de sa dent, qui ne se fait qu'au 4^e rang. Chacun des rangs de la dent se rallie sur le pied de la dentelle par des chaînettes et des demi-points pris sur la dentelle elle-même.

44. Dessus de pelote en guipure Renaissance. — Modèle du Sphinx. — Il faut d'abord décalquer son dessin sur papier pelure, et cela d'une façon très-régulière, puis poser ce papier sur toile cirée ou moleskine, ou bien encore tracer directement sur ladite moleskine, puis se procurer du l'écot Renaissance de la largeur exacte donnée sur le dessin, le bâtir bien soigneusement en suivant tous les contours. Il faut toujours, en bâtissant son lacet, suivre la ligne extérieure, celle qui a le plus de champ; à l'intérieur,

cela donnera des fronces, que l'on assujettira et régularisera à l'aide des jours; mais si le lacet tirait sur la ligne extérieure, le travail serait irrégulier. Une fois le lacet cousu, il faut, à l'aide de fil marque H B, autant que possible, faire les jours qui remplissent les intervalles; ces jours, bien détaillés, ont été expliqués dans les numéros du 27 avril 1873, à la page 130, du 18 mai, à la page 154, du 25 mai, page 163.

45. Carré en guipure Renaissance. — Modèle du Sphinx. — Ce carré peut servir tout aussi bien pour dessus de pelote que pour voile de fauteuil, dessus de lit ou d'édredon. Dans ce cas, il devra se mêler avec des carrés de toile brodés en même, avec des carrés de crochet un peu mat.

Il faut calquer son dessin sur papier pelure ou sur moleskine, bâtir son lacet; puis faire les points de l'intérieur. On doit remarquer que, dans ce dessin, ils sont largement jetés et consistent surtout en cordonnets formant barrettes; on peut, si on veut, festonner ces barrettes; mais le point cordonné suffit, bien exécuté, il produit un joli effet.

46. Toilette de dîner. — Jupou de faille très-orné par devant; une sorte de volant froncé et bouillonné en travers, se terminant par de grandes dents aiguës retombant presque jusqu'en bas entre les gros plis crévés du volant qui termine le jupon. Par derrière, trois volants semblables remontent assez haut; ces volants sont à dents rondes, liérées de faille et retombant sur un plissé de soie. La tunique, ou plutôt le tablier, se compose de blondes richement perlées, à dents aiguës, légèrement froncées et cousues à des bandes de velours noir. Une blonde perlée tourne autour du tablier, qui est fixé derrière par des coques de velours noir. Corsage composé de blondes noires et de bandes de velours disposées comme à la tunique. Manches de faille noire, se terminant par un parement renversé, orné d'un petit plissé de faille. — Modèle de M^{me} Elise, 64, rue de Richelieu. (Voir sur notre supplément, 2^e côté, fig. 1 à 5, les patrons en grandeur naturelle du corsage et du jablier de cette toilette.)

17. Costume en vigogne grise. — Le jupon est en velours tramé tout uni, marron ou noir. La tunique polonoise est relevée en pouf et garnie, ainsi que le paletot, demi-ajusté, en vigogne argentée. — Modèle de M^{me} Elise.

18. Costume élégant, en soie, en tissu laine et soie gris fer, ou en cachemire de l'Inde de même teinte, avec garniture en faille gris fer. Le jupon tombe seulement à terre; il est garni dans le bas d'un volant plissé à gros plis couchés. Le triple tablier est orné d'un plissé de faille; les trois tabliers se réunissent et se rattachent sous un gros pli triple en faille, qui se boutonne au milieu et retombe jusque en bas en se dépliant. Le corsage, à basques rondes, est orné de biais formant bretelles dans le dos et sur le devant. Deux de ces biais se terminent par une coque. Un

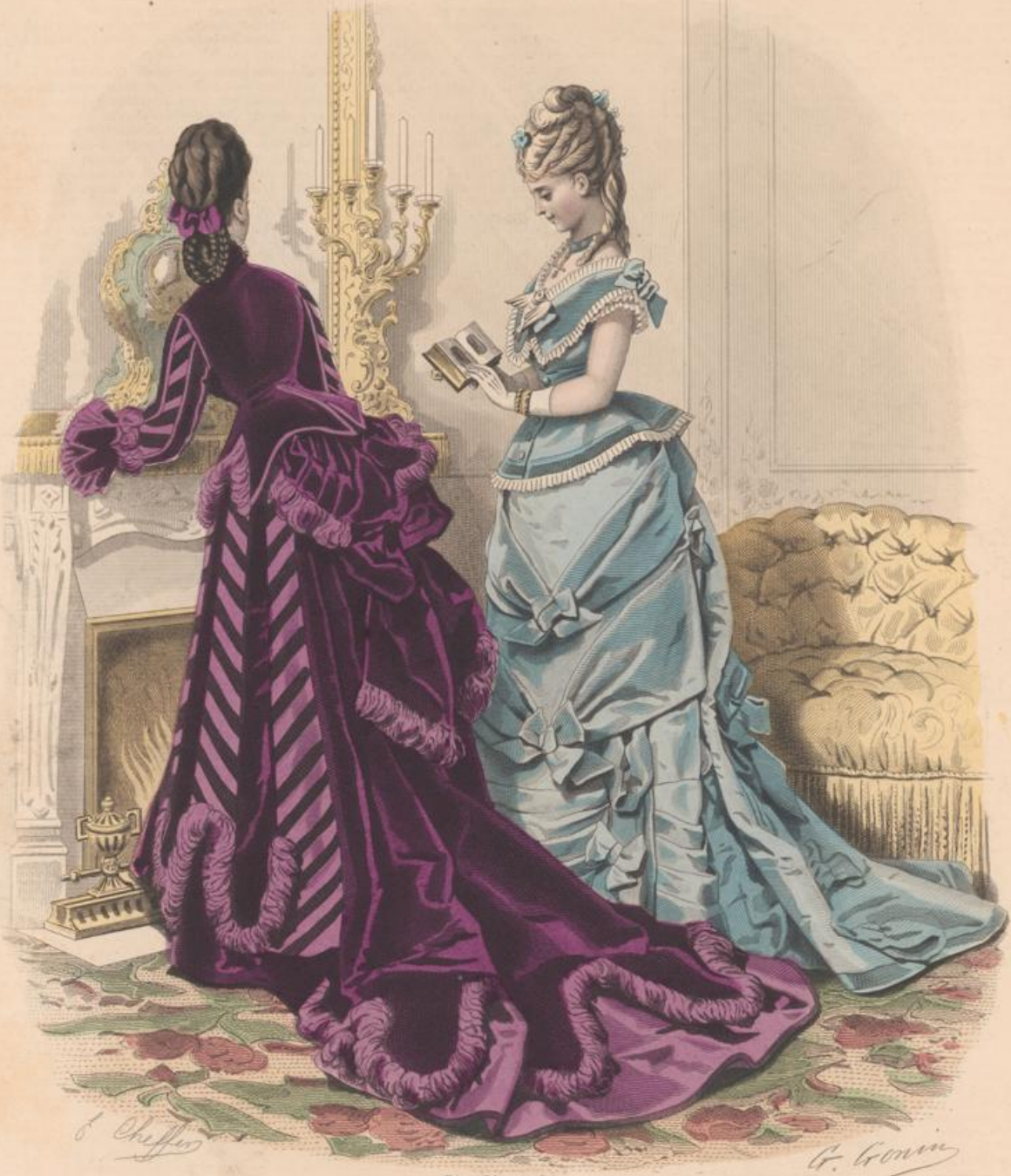


16. TOILETTE DE DINER. — MODÈLE DE M^{me} ELISE. — VOIR LES PATRONS.

5 brides dans la chaînette du milieu des 7 chaînettes du rang précédent, 3 chaînettes, 1 demi-point dans le milieu des 7 du rang précédent, 7 chaînettes, 3 brides au-dessus des brides du rang précédent, 3 chaînettes, 2 brides, tourner son ouvrage, 2 brides au-dessus des 2 premières (la première se compose de 3 chaînettes, à l'aide desquelles on commence le rang), 3 chaînettes, 3 brides au-dessus des 3 du rang précédent, 7 chaînettes, 1 demi-point au milieu des 7 du rang précédent, 7 chaînettes, 1 demi-point sur la bride du milieu des 5 du rang précédent, 7 chaînettes, 1 bride, 3 chaînettes, 3 brides dans la bride du milieu des 3 du rang précédent, 3 chaînettes; puis il s'agit de faire comme à la dentelle n° 10 et de lancer sa dent arrondie, qui se relie en revenant en arrière; sur trois rangs au pied, on voit que l'on fait 1 bride, 3 mailles en l'air, 1 bride prise sur le dernier point du pied, retourner, faire 5 brides dans le V, retourner, faire 9 brides espacées par 3 chaînettes chacune;

ue
La
est
de
is.
est
de

ou
le.
pli
do
ont
ais
ux
le-
et
us
es



1874

N°153

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

*Éditée de M. Kingsbury, 7, Rue Jacob, 7.
Quantité de la Souscription Annoncée, 31, du Quatre Septembre.*

re
it
ou
a
é-
e-
re
s-
y
es
ni
ar-
nt
se
s-
e-

ma
ma
du
du
chi
bri
de
l'a
de
en
ari

poi
bri
poi
pr
l'a
po
l'a
po
tot
6 r

pa
pr
t h
mi
ple
pr
vo
me
da
tes
tes
le
l'al
ra
l'al
tro

da
de
de
du
en
mi
l'a
mi
de
l'a
fre
po
mi
es
l'a
mi
t l
fer
bri
de
7
mi
c'e
rot
de

da
à
bri
poi
da
ra
l'al
né
l'al
da
en
nie
3 r
le
ver
cor
me

i
un
pe
l
l'al
un
rat
tou
bri
des
en
en
les
10
en
qu
pré
des
rat
ret
pat
en
ran

PL. DI

blais
faill
bas.
mon
de c

15
Le
faill
orne
vers
la p
Mod
fig.
le
20
Le J
rele

et
fal
ve
bla
ép
M

léc

la

blais entoure les basques et sert d'attache à un plissé de faille. Manches tout unies, lisérées et un peu ouvertes du bas. — Modèle de M^{me} Élise. (Le 1^{er} côté de notre supplément contient les patrons en grandeur naturelle du corsage de ce costume, fig. 16 à 19.)

19. Costume en cachemire faille et velours grenat. — Le jupon est en cachemire, orné de trois volans plissés en faille. La tunique et le corsage cuirasse sont en velours et ornés d'un plissé de faille; manches de cachemire avec revers de velours grenat lisérés de faille. Pailettes croisant sur la poitrine, avec garniture tout autour en taffetas plissé. — Modèle de M^{me} Élise. Voir sur notre supplément, 2^e côté, fig. 6 à 9, les patrons en grandeur naturelle de ce pailette.

20. Costume de jeune fille de treize à quatorze ans. — Le jupon est tout uni en velours noir. La tunique polonaise, relevée en poulf, et le petit pailette demi-ajusté, sont en vi-

gogne grise et garnis tout autour de marmotte argentée. — Modèle de M^{me} Élise. Voir sur notre supplément, 2^e côté, fig. 10 à 15, les patrons en grandeur naturelle de la tunique et du pailette pour jeune fille de treize à quatorze ans. K. NOROY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de dîner en velours grenat. — La jupe est à traîne. Le devant est rayé de bandes de faille de même teinte, rayées en diagonale de petits blais de velours grenat. Les lés de derrière sont découpés à grandes dents, et ces dents reposent sur un bord de faille; tout autour de la jupe serpente, en suivant le dessin des dents de la traîne, un bord de plume grenat ou une rache faille et velours. Le poulf, pris dans la longueur de la jupe, est marqué par une écharpe

velours et faille, bordée de plume; cette écharpe se noue par un nœud composé de deux coques et de deux pans. Le corsage est montant derrière et en cœur par devant; il est à basques fondues derrière et sur les côtés et liséré de faille; l'ouverture sur les hanches est garnie de plumes. Manches rayées sole et v-lours; la bande de faille est coupée en diagonale par des blais de velours. — Modèle de M^{me} Kingsbury.

Toilette de dîner ou de petite soirée pour jeune fille ou jeune femme, en faille bleu pâle et velours de même teinte. La jupe est à demi-traîne unie par derrière. Le gros pli qui forme les lés de derrière est orné d'une échelle de nœuds de velours bleu. Les trois largeurs du devant ont comme garniture un plissé en travers, coupé par des blais de faille sur lesquels sont posés des nœuds de velours. Deux écharpes faites en velours bleu, pris en biais, coupent le devant de la jupe; elles sont plissées sur le côté gauche et fixées par un nœud de faille bleue; la première est plus large que la seconde. Corsage décolleté à basques rondes



17. COSTUME EN VIGOGNE.

18. COSTUME ELEGANT
(VOIR LES PATRONS).

19. COSTUME EN CACHEMIRE
(VOIR LES PATRONS).

20. COSTUME DE JEUNE FILLE
(VOIR LES PATRONS).

et fermées, entourées d'un blais de velours; un plissé en faille blanche découpée dépasse la basque. Berthe plate en velours bleu s'ouvrant devant et ornée du même petit plissé blanc; plissé autour du corsage; nœud de faille sur les épaules; blais semés dans les cheveux. — Modèle de M^{me} Kingsbury, 7, rue S^{te} Anne.

Voir, à la dernière page du numéro, l'explication détaillée de la planche de patrons donnée en supplément.

COURRIER DE LA MODE

Il peut être utile de traiter un peu de temps à l'avance la grave question des étrennes; car on n'est pas fâché de

faire son cloix à loisir. J'ai déjà reçu, du reste, bon nombre de lettres toutes pleines de questions sur ce sujet intéressant pour tous, et puisque mes lectrices ont assez de confiance en mon goût pour m'appeler leur arbitre, je ne saurais me dérober à l'obligation de leur venir en aide. L'indécision se change, en effet, parfois en perplexité, quand on a à choisir plusieurs cadeaux d'étrennes destinés à des personnes d'âge et de goûts différents et un bon conseil vient souvent à propos trancher la difficulté. Mais avant d'entrer dans quelques détails, il est bon, je crois, de poser quelques principes généraux qui doivent servir de guide.

Où peut diviser les étrennes en deux catégories distinctes: celles qui sont offertes par le cœur et celles que l'on classe parmi les obligations du monde. Les premières me paraissent faciles à choisir, car le cœur est toujours un bon conseiller et nous n'aurons nulle peine à trouver l'objet désiré par un être qui nous est cher. Quels parents ne savent

à l'avance ce qui sera préféré de leurs enfants, d'un livre ou d'un jouet? quelle fille ne devinera que sa mère serait heureuse de voir sa chambre ornée d'un élégant prie-Dieu ou d'un vide-poche? quelle sœur ne saura que son frère a un porte-cigare vieilli par l'usage? je n'ai pas besoin de développer cette idée, je suis déjà comprise, j'en suis sûre. Mais ce qui est réellement une terrible tâche, c'est de faire un choix heureux quand il s'agit des cadeaux que j'ai classés dans la deuxième catégorie, celle des obligations. Il y a un moyen assez facile de s'en tirer, qui est d'offrir des bonbons, et c'est à quoi doivent se décider les hommes qui sont dans la nécessité de répondre à jour fixe par une gracieuseté de commande à toutes les invitations qui leur ont été faites dans l'année. Entre parenthèses, il y a quelque chose de comique et même de ridicule dans cet usage puéril qui réglemente la politesse et qui force ainsi de pauvres jeunes gens, quelquefois sans autre fortune que de maigres appointe-

ments, à dépenser un mois de leur traitement en sacs de marons glacés, parce qu'ils ont dans quelquefois pendant l'hiver chez M^{lle} telle ou telle, et cependant je ne conseillearai pas même au plus pauvre, tant cet usage est invétéré, de se soustraire à cette obligation, pour peu qu'il tienne à sa réputation d'homme bien élevé. Les femmes sont impitoyables sur ce point, et j'en connais qui dressent leurs listes d'invitations sur ces cartes qui accompagnent les sacs de bonbons. Si cependant on veut sortir de la banalité, il faut alors se conformer à certaines règles qu'on ne saurait enfreindre. Ainsi, par exemple, un homme ne saurait donner ni un bijou ni un objet de toilette à une femme, à une jeune fille, à moins qu'il ne soit son proche parent, père, frère ou oncle. Une femme n'offre jamais un cadeau d'étrénnes, quel qu'il soit, à un homme, à moins qu'il ne soit également de sa famille ou d'un âge très-avancé, car il est certain que les convenances ne s'opposent pas à ce qu'on brode un large foulon en broderie Louis XIII, une chaude chancellière à un vieil ami de la famille. Mais, pourra-t-on m'objecter, vous dites bien ce qu'il faut éviter, mais vous ne dites pas ce qu'il faut faire. M'y voici. Un ami, un jeune homme, qui a dîné ou dansé dans une maison, ne peut, en dehors des bonbons, offrir que des fleurs, et encore des fleurs en bouquet, non des vases et des arbustes, ou bien un livre, ou un jouet aux enfants.

Entre jeunes filles et jeunes femmes, rien de mieux qu'un échange d'objets de toilette, tels que cois, manches, mouchoirs brodés, etc., etc. Un sachet contenant six cravates de genre différent est un charmant cadeau d'étrénnes pour une amie; un éventail, un bijou de fantaisie, peuvent aussi convenir et recevront toujours un très-bon accueil de la destinataire. Dans un autre ordre d'idées, il y a encore les carnets de visites, les porte-monnaie, les mille et une merveilles de la maroquinerie en cuir de Russie noir ou rouge, ornées d'agrément en argent ou dorées. Je ne saurais entrer ici dans le détail de toutes ces choses; ce que je veux dire surtout, c'est qu'il serait inconvenant et ridicule à une jeune fille, quelque fortune qu'elle possède, de donner à une autre jeune fille un objet d'une grande valeur; le moindre inconvenant de cette façon d'agir, serait de forcer son amie à dépenser une somme égale, et on montrerait ainsi peu de tact et de délicatesse. Dans mon prochain courrier, je spécifierai un certain nombre d'objets qui ont plus particulièrement attiré mon attention; j'en dirai la provenance et j'indiquerai quelques prix. Je suis prête, du reste, à répondre aux questions qui me seront posées à ce sujet.

J'ai assisté dernièrement à une messe de mariage à Saint-Pierre-de-Chaillet, et j'ai sincèrement admiré une robe de mariée incomparable, créée et exécutée chez M^{me} Dubois et composée ainsi : jupe de satin blanc unie devant, bordée d'un plissé de satin surmonté d'un biais de faille blanche large comme la main, ayant lui-même pour tête un second plissé de satin moins haut que le premier. Derrière, un gros pli creux, large de 20 cent., et allant en s'élargissant jusqu'au bas de la longue traîne; ce pli était couvert de volants plissés en faille blanche. Le corsage-cuirasse, en satin, exactement moulé sur la taille, était liseré de faille. La manche, en faille, était simplement garnie dans le bas de quelques ornements de faille mélangés de satin. L'effet de cette toilette m'a paru merveilleux, et j'ai pu constater une fois de plus que le côté saillant du talent de M^{me} Dubois était d'adapter exactement le caractère et la coupe de la robe à la silhouette de la femme qu'elle habille; cette robe était bien faite pour la personne qui la portait, et nulle autre n'aurait su mieux lui convenir. Voici une autre toilette venant de la même source : jupe de faille noire unie, taillée en fourreau par devant et bordée d'une double ruhe chil-cordée en faille, ruhe large de 15 centimètres. Sur le lé de devant descendaient trois biais en velours noir, séparés par deux légers bouillonnés de faille. Le corselet de velours noir à manches de faille mérite une mention spéciale; lacé par derrière, il était décolleté devant, de façon à former une ouverture carrée, large à la poitrine, allant en rétrécissant et fermant au cou par un col-rabat en velours noir. Le vide du décolleté était rempli à demeure par une charmante chemisette en crêpe de Chine blanc. Cette toilette, faite avec une faille exceptionnellement belle, coûte 500 francs, et vaudrait le double dans une maison moins consciencieuse. M^{me} Dubois m'a communiqué les lettres toutes pleines de compliments qui lui ont été adressées par celles de nos abonnées qui ont déjà mis son talent à l'épreuve; elle ne pouvait mieux me remercier d'avoir parlé d'elle à mes lectrices. Je rappelle l'adresse de M^{me} Dubois, 31, rue d'Anjou.

MARIE DE SAVERNY.

LES LIVRES D'ÉTRÉNNES

Le moment des étrénnes est proche; nous devons à nos abonnées les renseignements sur les cadeaux à faire, nous ne l'avons pas oublié, et, déjà, nous pouvons indiquer, parmi les étrénnes utiles, les livres intéressants qui font le bonheur

de la jeunesse. — La maison Hachette, continuant l'œuvre de sa bibliothèque rose illustrée, vient de publier une nouvelle série de ces excellents livres dont les récits captivent si vivement ses jeunes lecteurs. Dans le nombre, citons : *Robinsonette, histoire d'une petite orpheline*, par M. Eugène Muller, un des collaborateurs du *Moniteur universel*, dont la plume habile et délicate excelle dans les peintures champêtres. *Robinsonette* est un ravissant petit drame enfantin et villageois, bien fait pour les jeunes lecteurs auxquels il s'adresse. Les caractères et les innocentes passions des petites bonnes gens qui sont mises en scène sont pris sur le vif, et le récit se déroule toujours intéressant, au milieu de situations simples, mais habilement développées et admirablement adaptées à la délicatesse des jeunes imaginations, qu'elles entraînent sans les fatiguer.

Les Deux enfants de Saint-Domingue, par M^{me} Julie Goulaud. Ce petit roman est à la fois intéressant et instructif; c'est le récit des aventures et des voyages de deux enfants créoles qui sont séparés au moment de l'embarquement précipité de leurs parents fuyant Saint-Domingue, à l'époque de la révolte des nègres en 1791. L'un des enfants se trouve embarqué avec sa bonne sur un navire qui fait route pour Calcutta, pendant que le navire sur lequel se trouvent sa mère et ses parents se dirige vers la France. On voit tout l'intérêt qui peut sortir d'une pareille situation.

La Petite fille aux grandes mères, par M^{me} Guizot de Witt, est une histoire de la vie réelle avec ses souffrances et ses misères, montrant quelles consolations et quels secours les âmes vaillantes peuvent trouver dans l'accomplissement du devoir. L'héroïne de ce récit, la petite fille aux grandes mères, trouve, dès son entrée dans la vie, ses parents aux prises avec les douleurs d'une pauvreté d'autant plus pénible qu'elle pèse sur une situation sociale distinguée. Mais, dans cette famille cruellement atteinte, chacun fait face à l'orage, et les grandes mères de la petite fille, comme sa mère et son père, lui donnent, en assurant par le travail son existence et son avenir, un exemple dont la pratique devient pour elle une fortune. Ce petit drame est écrit avec ce style pur et distingué, qui était un des charmes de la femme éminente dont la mort vient de laisser tant de regrets.

Les Poches de mon oncle, par M^{me} de Stolz. — C'est le récit des mesaventures d'un petit paresseux auquel une petite fille, sa cousine, finit par faire honte, tandis que, d'un autre côté, un vieil oncle infirme tire chaque jour de ses poches une série de manuscrits contenant les histoires les plus probantes sur les inconvenients et les dangers de la paresse. Cette rapide et incomplète esquisse du sujet ne peut donner qu'une très-faible idée de l'intérêt qu'excite le livre de M^{me} de Stolz, qui est rempli de délicieux détails et de scènes enfantines tout à fait charmantes.

Après ces livres intéressants, je ne crois pas mauvais de recommander deux livres plus sérieux, mais, à mon avis, non moins attrayants pour les enfants studieux. L'un fait partie de la bibliothèque des merveilles. C'est *l'Amour maternel des animaux*. Avec ses gravures si bonnes et d'un dessin si exact, ce livre est, sous une forme tout à fait attrayante, un vrai cours d'histoire naturelle pour ce qui concerne l'éducation des animaux de toutes les espèces. Rien de plus curieux que les preuves d'amour maternel données par la baleine, par le tigre, par la fourmi.

À côté de ce livre, je recommanderai encore les *Éléments d'histoire naturelle* (l'homme et les animaux); rien de plus complet que cet abrégé, qui contient 263 gravures intercalées dans le texte. Bien que ce soit plutôt un livre classique, je n'hésite pas à le recommander comme livre d'étrénnes, parce qu'il me semble réunir, en raison de sa facilité donnée à l'étude, par ses excellents dessins, l'agréable à l'utile.

MARIE DE SAVERNY.

LA ROSE D'ANTIBES

IV (suite)

Dans ses jeux d'enfant gâtée, ce qui, par-dessus tout, semblait amusant à la petite Aurorc, c'était de se cacher dans quelque coin et de se faire longuement chercher par sa nourrice Catherine ou par Bastien, le vieux valet de chambre du docteur.

Un jour, Aurorc était au salon avec sa mère et sa nourrice Catherine. L'enfant semblait impatiente, quoiqu'elle le dissimulât de son mieux. Son grand chapeau de jardin était posé sur sa blonde chevelure. Elle tirait sa mère par sa manche en sollicitant avec toute sorte de câlineries la permission d'aller faire un tour de jardin. La mère résistait faiblement.

— O mère, vois donc, il fait si beau!

— Un peu trop chaud.

— Pas sous les arbres. Seulement là, tiens, mère chérie.

Et l'enfant désignait une longue allée de marronniers qui bordait la maison.

— Tu me promets de ne pas quitter la grande allée? dit la mère.

— Non, mère, je ne la quitterai pas. Je resterai sous les marronniers à faire des maisons avec du sable. Si tu savais comme c'est amusant!

La mère sourit.

— Va, ma chérie, dit-elle, mais surtout ne t'éloigne pas.

— Merci, mère, merci.

L'enfant sortit en poussant de petits cris joyeux.

M^{me} Cochard écusait depuis une demi-heure environ avec la nourrice, quand tout à coup elle courut brusquement à la fenêtre. Elle n'apercevait plus l'enfant dans la direction de ses regards.

— Où est ma fille? s'écria-t-elle.

— Elle était là, à l'instant, répondit la nourrice.

— Mais elle n'y est plus!

— Que madame ne s'inquiète pas. Mademoiselle ne saurait être loin.

Mais la mère n'écoutait plus. Penchée à la fenêtre, elle explorait le jardin du regard. Tout à coup elle se tourna vers la nourrice.

— Je vous répète, Catherine, que je ne la vois pas.

— Calmez-vous, madame; il n'y a pas deux minutes que je l'apercevais encore.

— Où?

— Là-bas, madame, elle a disparu derrière ce massif de pétonias.

— Près du bassin! Catherine, il est arrivé un malheur!

— Madame!...

— Je le sens.

La pauvre mère sortit en courant et eut bientôt doublé le massif de pétonias derrière lequel la nourrice avait en dernier lieu aperçu la petite Rose d'Antibes. Près de ce massif était un large et profond bassin dans lequel le jardinier puisait l'eau pour arroser ses fleurs. Il était, bien entendu, défendu à l'enfant, sous les peines les plus sévères, de se hasarder de ce côté. Pour cette raison, sans doute, elle y était sans cesse. Le docteur devait faire couvrir d'un treillage cette pièce d'eau, objet de toutes les terreurs et de toutes les appréhensions de sa femme, mais la chose en était restée à l'état de projet.

En arrivant près du bassin, la pauvre mère poussa un cri déchirant. Elle venait d'apercevoir le chapeau et le manteau de l'enfant flotants sur l'eau.

— Aurorc! s'écria-t-elle; ma fille!... mon enfant!...

Eh, sans pouvoir achever, la malheureuse mère tomba évanouie sur le gazon.

En ce moment, un rire argentin éclatait dans un bouquet de lauriers-roses, à quelques pas de là. L'enfant, en entendant sa mère s'approcher, s'y était blottie, après s'être, au préalable, débarrassée de son chapeau et de son manteau, qu'un coup de vent avait emportés dans la pièce d'eau. Elle sortait donc, le rire aux lèvres, de son odorante prison, tout en s'écriant :

— Me voilà, mère, me voilà!

Mais quand elle aperçut celle qu'elle appelait étendue sans mouvement sur le gazon, l'enfant, à son tour, poussa des cris de détresse. Le docteur arrivait, lui aussi.

— Qu'y a-t-il donc? s'écria-t-il.

— Maman, ma pauvre maman! dit l'enfant, de sa voix entrecoupée de sanglots.

D'un bond, Cochard fut près de sa femme, et tout d'abord lui mit la main sur la poitrine. Le cœur avait cessé de battre. M^{me} Cochard avait succombé à une congestion pulmonaire.

On devine l'effet produit par cette catastrophe imprévue sur le moral de Jean-Baptiste Cochard. Cette âme d'élite, déjà si rudement éprouvée pendant sa jeunesse, venait de recevoir le coup de grâce. À dater de ce jour, le docteur devint sombre, taquin, et ses bizarreries s'accrochèrent davantage, quoique sa bonté fût restée, au fond, inaltérable.

— Le docteur Cochard est un bien brave homme, disaient communément dans le pays, mais c'est un fier original. Original! combien n'avons-nous pas connu d'âmes concentrées qui masquaient avec ce nom des douleurs insupportables, des l'essores que les années étaient impuissantes à cicatriser!

Jean-Baptiste Cochard n'adoucissait les aspérités de sa nature, de plus en plus raseuse, que devant sa petite Aurorc. Pour elle il associait pas son voix rude, ses yeux retrouvait le doux et bienveillant regard avec lequel il contemplant autrefois la mère de l'enfant, et sa bouche se surprénait même parfois à esquissier un sourire. Il restait de longues heures en conférence avec Catherine, la nourrice, afin de décider la grave question de savoir quelles pâtes alimentaires on mettrait dans le potage de l'enfant, ou de quelle flanelle on envelopperait ses petits membres.

Une chose préoccupait surtout Cochard : éviter à tout prix la plus petite émotion à sa chère Aurorc.

— Comme sa mère, disait-il souvent, la chère enfant est une sensitive. La moindre crise la tuerait comme elle a tué sa mère.

Aussi le personnel de la maison du docteur était-il parfaitement stylé à cet égard. On n'avait garde de causer à l'enfant la moindre contrariété, c'est-à-dire qu'on la laissait absolument libre de faire toutes ses petites volontés, quelque déraisonnables qu'elles fussent.

Notre intention n'est pas de faire assister nos lectrices aux mille détails de cette éducation délicate; nous, au contraire, de notre droit de narrateur pour franchir douze années d'un seul coup et retrouver la Rose d'Antibes à l'heure précise où elle vient, sans crise appréciable, de passer de l'adolescence à la jeunesse.

La maison du docteur s'est peuplée d'un nouvel hôte. Ce nouvel hôte, c'est le protégé et le pupille du docteur. Ce jeune homme s'appelle Marius, comme un bon tiers des Provençaux.

Par quelle bizarrerie le nom de l'ancien rival de Sylla jout-il d'une telle vogue en Provence ? Voilà ce qu'il est impossible de dire. Après tout, autant vaut ce nom-là qu'un autre.

Marius a vingt-huit ans maintenant. Il a voulu être médecin comme son protecteur et, depuis plus de deux ans qu'il est diplômé, il est venu se fixer à Antibes, où il habite un pavillon au fond du jardin du docteur Cochard. Le vieux Cochard a même laissé à son pupille le soin d'une partie de sa clientèle. Mais nous avons dit de quelle monnaie les braves Provençaux ont l'habitude de payer leur médecin, ce ne sont donc pas ses honoraires qui doivent enrichir beaucoup Marius. Au reste, nous serons bientôt édifiés, à cet égard, en faisant plus ample connaissance avec le jeune docteur Marius.

Outre ce nouvel hôte, la maison du docteur a encore deux visiteurs assidus. Ces deux personnages doivent jouer un rôle trop important dans ce petit drame intime et ce sont d'ailleurs deux physionomies trop curieuses pour ne pas esquisser ici leur portrait.

M. Leroux était un grand vieillard de soixante à soixante-cinq ans ; sec, anguleux, droit comme un I majuscule, on le voyait chaque jour à quatre heures, au sortir de la mairie dont il était le secrétaire, s'avancer majestueusement dans sa longue redingote flottante, sous laquelle sa charpente osseuse dessinait des collines et des vallées. Dore, cassante, au physique comme au moral, un observateur devenait bien vite que cette nature qui n'avait jamais été bienveillante, avait dû, de bonne heure, tourner à l'aigreur.

Il s'en faut que cette figure soit une exception en province, examinons-la donc avec soin. Vous la coudoyez à chaque pas parmi la nombreuse famille des petit employés, mais vous pouvez vivre longtemps à côté d'un des nombreux Leroux que nous vous signalons sans le deviner : rien n'est plus rempli sur elles-mêmes que ces misérables et vaniteuses ambitions déçues.

Ayant reçu une demi-instruction, ce qui lui donnait une idée exagérée de ses connaissances, d'une médiocre intelligence, M. Leroux avait, dès sa jeunesse, nourri dans le plus profond secret une ambition démesurée avec les moyens qu'il avait à mettre au service de son succès. A l'âge de vingt-cinq ans, alors qu'il était employé à la sous-préfecture, il rêvait déjà de gouverner le département.

Il se maria avec une jeune fille dont il fit sa confidente et qui l'admira de bonne foi ; elle crut en lui comme elle croyait en Dieu, l'innocente créature. Aussi sa femme fut-elle la seule personne que M. Leroux aima dans toute sa vie. Quelquefois, le soir, en lisant son journal au coin du feu, il arrivait à Leroux de hausser silencieusement les épaules en déplorant les bêtises commises par le ministère Guizot ou le ministère Molé.

— Qu'as-tu donc, mon ami ? lui demandait sa femme. Leroux jetait son journal sur la table et se croisant les bras sur la poitrine :

— Ces gens-là, disait-il, perdront la monarchie par leur incapacité.

Et il ajoutait après un silence :

— Et quand on pense qu'il y a dans quelque province ignorée des hommes d'Etat inconnus qui sont capables de tenir le gouvernement d'une main aussi ferme que celle de ces gens-là est débile.

M^{me} Leroux venait alors déposer un baiser sur le front de son mari, et lui disait de sa voix douce :

— Patience, mon ami, le jour viendra où l'on rendra justice à tes talents.

Cette femme mourut avec toutes ses illusions. Elle mourut en laissant un fils que le pauvre employé, il faut bien lui rendre cette justice, éleva le mieux qu'il put. Il se privait même de tout superflu, et quelquefois d'une partie du nécessaire, pour payer au collège le trimestre de son petit Louis. Mais que de fiel et d'amertume dans ce cœur qui n'avait plus de confident ! Quelquefois ces amertumes accumulées éclataient en boutades qui éclaboussaient les voisins. Mais personne n'y prenait garde, pas même sa victime habituelle, un vieillard nommé Ricard, le second habitué de la maison du docteur. Celui-ci défendait même Leroux à bout portant contre tout le monde, et disait quand on l'attaquait :

— Il faut lui pardonner beaucoup de choses, la mort de sa femme lui a aigri le caractère.

Ce bon M. Ricard était une nature aussi bienveillante que celle de Leroux l'était peu. Un héritage considérable était venu chercher Ricard à l'âge de plus de quarante ans dans une position plus que modeste. Il était cuisinier à l'hôtel des Princes, à Nice. Très-embarrassé de ses douze ou quinze mille francs de rente qui lui tombaient du ciel, Ricard, à son arrivée à Antibes où il venait se fixer, consulta tout ceux qu'il rencontrait sur ses projets d'installation, ce qui faisait dire à M. Leroux :

— Ou la fortune va-t-elle se nicher !
Se trouvant trop vieux pour se marier, redoutant peut-être un peu le joug qu'une femme n'aurait pas manqué de lui imposer, Ricard, ne trouvant pas à placer autrement ses affections, se passionna pour les fleurs. Il eut bientôt les plus

beaux jardins d'Antibes. Cette innocente et douce créature passait ses journées et une partie de ses nuits, guettant l'éclosion d'une fleur rare, surveillant la naissance d'une espèce nouvelle. Quand Aurorre commença à grandir, le bon Ricard eut un autre amour que son jardin et ses serres, il se passionna pour la fille du docteur.

— La Rose d'Antibes, disait-il, rentre dans mes attributions de jardinier.

Aussi chaque soir, il arrivait au cottage avec un bouquet composé de ses fleurs les plus rares. Lorsque, au commencement de l'hiver, le bouquet n'avait pas son éclat habituel, Ricard disait piteusement :

— Que voulez-vous ? La terre n'a plus de sève.
Malgré les quolibets et les observations de Leroux, il n'avait jamais été possible de faire entendre au bon Ricard que l'on disait sève et non sève. Il écoutait religieusement l'observation, et, un quart d'heure plus tard, regardant d'un oeil mélancolique les arbres dénudés, Ricard poussait un soupir et répétait invariablement :

— La terre n'a plus de sève.

D'une myopie improbable, jamais Ricard n'avait voulu porter des lunettes. C'était là une de ses faiblesses.

— Les lunettes vieillissent, disait-il.
Pauvre homme ! De quinze ans plus jeune que Leroux, il paraissait son aîné. Aussi court que Leroux était long, aussi gros que le secrétaire de la mairie était maigre, il formait avec celui-ci le plus singulier contraste, et quoique ce spectacle fut offert tous les jours aux habitants d'Antibes, beaucoup d'entre eux souriaient encore quand ils rencontraient le soir, vers sept ou huit heures, ce couple bizarre se rendant chez le docteur ; M. Leroux, raide et droit, ne perdant pas un pouce de sa grande taille ; Ricard, presque aussi large que long, se dandinant sur ses courtes jambes, vacillant à droite et à gauche comme une lourde barque hollandaise qui roule plutôt qu'elle ne glisse sur les flots.

Le docteur et M. Leroux, tous deux joueurs d'échecs de première force, étaient bientôt aux prises et n'échangeaient pas quatre paroles pendant la soirée. Ricard regardait broder Aurorre, furettait dans les jardinières, prenait une fleur, la tournait, la retournait, l'approchait de ses yeux, penchait la tête et disait de sa voix fêlée :

— Je ne sais pas si j'ai cette espèce-là.
Ou bien il s'approchait de la fenêtre, aspirant à pleins poumons l'air tout saturé de parfum, revenant à sa place en se frottant les mains et disait :

— Voilà un riche temps pour nos orangers, docteur.
Pour lui, les variations de la température n'avaient d'intérêt que dans les rapports qu'elles pouvaient avoir avec les fleurs et les arbustes qu'il cultivait.

Et maintenant que nos lectrices ont à peu près fait connaissance avec nos principaux personnages, nous allons les mettre en scène.

V

La matinée a été orageuse. L'atmosphère est encore toute chargée d'électricité. La chaleur est accablante. Aurorre, la Rose d'Antibes, est à demi couchée sur un divan au fond du salon du docteur, dont les volets, hermétiquement fermés, ne laissent pénétrer dans l'appartement que quelques rayons de lumière tamisée par les rideaux de mousseline.

Près d'Aurorre, la vieille Catherine se tient debout. La nourrice parle avec une volubilité toute méridionale, et sa jeune maîtresse semble l'écouter avec un grand intérêt. Le nom de Marius revient à chaque instant dans le discours un peu prolixe de la nourrice, et ce nom semble être pour quelque chose dans l'attention que la Rose d'Antibes prête à la bonne femme.

— Oui, notre demoiselle, s'écrie Catherine en accompagnant chacune de ses paroles de gestes expressifs destinés à les souligner, c'est comme je vous le dis.

— M. Marius !
— M. Marius, à l'heure qu'il est, n'a plus ni sa montre, ni ses breloques, ni ses bagues, rien de ses pauvres bijoux.

— Mais comment le sais-tu ?
— Pardine ! c'est bien simple. Hier soir, à la nuit noire, comme j'étais sortie pour chercher quelques provisions, je crus voir en passant près du Ghetto notre jeune maître entrer chez le père Salomon.

— Comment ! que je me dis, qu'est-ce M. Marius peut aller faire chez ce vieux brocanteur ? Eh ! dame ! ce n'est pas que je sois curieuse, mais je m'approchais tout de même, afin de voir si je ne m'étais pas trompée. C'était bien lui. Il se tenait debout devant une table où étaient déposés sa montre et ses autres bijoux. Le père Salomon les examina pendant quelque temps sans rien dire. Enfin il releva la tête et cria de sa voix de crécelle :

— Combien que vous voulez de tout cela ?
— Le plus possible, dit M. Marius.

— Eh bien, deux cents francs, dit le père Salomon.
— Comment ! deux cents francs ! s'écrie M. Marius, la montre seule vaut plus du double de cette somme.

— Je ne vous dis pas non, répliqua à son tour le vieux Salomon, mais je suis obligé de tenir ces objets à votre disposition pendant un an et un jour, eh ! dame ! ce sera une année pendant laquelle mon argent ne me rapportera rien. Et puis, encore, dit le père Salomon, vous m'avez mis

à sec. Voilà deux années de votre pension que je vous ai avancées.

— Est-il possible ! s'écria Aurorre interrompant sa nourrice, M. Marius a aliéné deux années de son revenu !

— Oui, mademoiselle ! oui, c'est bien vrai ; mais attendez, et vous allez voir que M. Marius est un brave cœur, le roi des hommes, quoi ! M. Marius ! Bon ! voilà que vous m'avez fait perdre le fil, je ne sais plus où j'en suis. Ah ! m'y voici. Salomon disait donc : « Mais ceci, mais cela. » Bref, il ne voulait donner que les deux cents francs qu'il avait proposés ; M. Marius les prend et sort aussitôt.

— Et toi, qu'as-tu fait alors ? demanda Aurorre.

— Mon Dieu, mademoiselle, ce n'est peut-être pas bien ; mais j'ai suivi M. Marius. Oh ! j'ai eu tort ; mais que Dieu me pardonne, cet argent, je voulais savoir ce que notre jeune homme allait en faire. Et puis ces rentes engagées, cela me tracassait, si bien que je lui embottai le pas sans le perdre d'une semelle. Il marchait sans regarder ni à droite ni à gauche, en homme pressé qui a hâte d'arriver, et ne s'arrêta qu'au delà de la ville devant une pauvre cabane bâtie sur le revers du sentier qui longe la grande route de Cannes. Je me rappelai que c'était là qu'était venue loger, il y avait un an environ, une famille italienne composée de cinq enfants, sans compter le père et la mère, des gens qui avaient été bien dans leur pays, disaient-on, des exilés politiques, je ne sais trop quel. Je me souvins alors que la mère était venue la veille demander notre maître pour son mari malade. M. Marius entra et ressortit presque aussitôt.

— Et tu entras après lui ? dit vivement Aurorre.

— Tout de même, mademoiselle.

— Et que vis-tu ?
— Un drôle de spectacle, allez, mam'zelle, et que je n'oubliais jamais. La mère et quatre des enfants dansaient autour du grabat du père qui, lui, pleurait en regardant les dix pièces d'or que palpaient ses mains amaigrées. Je n'eus pas de peine à tirer leur secret à ces braves gens qui brûlaient de me dire à moi, qu'ils reconnaissent, tout le bien qu'ils pensaient de mon jeune maître. Ils étaient dans la plus profonde, dans la plus effroyable misère, quand M. Marius les a vus pour la première fois ce matin. Ils devaient une année de loyer, et on était sur le point de les expulser. Pas de pain dans la huche, mam'zelle, et le pauvre homme agonisant sur son grabat, et les enfants qui criaient famine et la mère qui pleurait d'impuissance, tout cela a ému M. Marius, qui ne pouvant plus donner autre chose, a engagé ses bijoux pour faire cuire un brin de soleil dans la pauvre maison, et je dis que c'est une ordonnance qui en vaut bien une autre.

— Oui, sans doute, dit Aurorre. Mais, si je t'ai bien comprise, tu ne m'as parlé que de quatre enfants autour du lit du père. Que faisait donc le cinquième ?
— J'allais y arriver, mademoiselle. Le cinquième enfant, qui ne prenait point part à l'allégresse de la famille, était l'aînée, une grande belle fille de dix-huit ans environ, que j'avais remarquée en entrant debout dans un coin de la chambre, contemplant d'un oeil sombre le lit où gisait son père.

— Et tu lui as parlé ?
— C'est-à-dire, mam'zelle, que c'est elle qui est venue à moi en prenant les dix pièces d'or éparées sur le lit ; elle les mit dans ma main en me disant, avec autant d'orgueil qu'une reine aurait pu le faire :

— Je suis une patricienne, le nom de mon père est inscrit au Livre d'or de Venise. Je ne mange pas le pain de la charité, plutôt la mort. Reprenez cet argent.

— Ensuite ? dit Aurorre dont les joues s'empourpraient.

— Vous pensez bien, reprit la nourrice, que j'ai laissé retomber l'or sur le lit et que j'ai dit à cette orgueilleuse italienne : Quand on est pauvre, il ne faut pas être fier, signora. Vous voulez donc voir mourir votre père, là devant vous, sans secours ? Là-dessus, la belle fille a baissé la tête et j'ai vu deux larmes couler sur ses joues pâles. Ma foi, je n'avais pas le cœur bien solide, je savais ce que je voulais savoir. Je sortis au plus vite. Mais c'est égal, je répète que M. Marius est le roi des hommes. Qu'en pensez-vous, mademoiselle ?

(A suivre.)

ÉDOUARD DIDIER.

Pour les étrennes littéraires et artistiques, nous recommandons la *Mosaïque* dont l'annonce est sur notre couverture.

DES ENGELURES

Madame,

Je m'empresse de répondre à votre lettre, en vous donnant les conseils que vous me demandez. Il ne m'en coûte jamais de satisfaire les désirs d'une de nos lectrices, lorsque les renseignements qu'elle me demande peuvent être utiles au plus grand nombre.

Vous redoutez, me dites-vous, les engelures pour vos petits enfants, et vous voudriez, si vous ne pouvez absolu-

ment les éviter, connaître au moins quelques moyens efficaces de les guérir.

Voyons d'abord comment on peut les éviter. Vous savez déjà que l'unique cause des engelures est le froid, puisque nous n'en voyons jamais pendant la belle saison. Mais vous ne savez peut-être pas que ce sont presque toujours les enfants délicats, pâles, anémiques, à peau fine et blanche, qui sont atteints de cette cruelle incommodité. Les jeunes filles partagent avec les enfants ce triste privilège, parce qu'elles aussi ont la peau fine et délicate. Je ne veux pas dire pour cela que les adolescents et les enfants robustes de la campagne soient entièrement à l'abri des engelures; mais le cas est beaucoup plus rare. Une autre observation, que vous voudrez bien me permettre encore, et qui me paraît très-importante, c'est que l'action seule du froid ne suffit pas à produire les engelures, il faut qu'il y ait une transition brusque du froid au chaud ou réciproquement du chaud au froid. Ainsi, votre enfant arrive du collège ou d'ailleurs; il a les pieds et les mains glacés, rendus presque insensibles par le froid; s'il les approche immédiatement du feu, il est à peu près certain qu'il aura, le lendemain, des engelures. Les mêmes effets se produisent plus facilement encore, et c'est ce qui a lieu dans la plupart des pensionnats, lorsque les enfants sortent brusquement d'une salle fortement chauffée pour aller jouer dans une cour, au grand air, à une basse température.

Signaler les causes des engelures, c'est, jusqu'à un certain point, indiquer le moyen de les prévenir. Ainsi, madame, si vos enfants sont faibles et délicats, tâchez de leur faire prendre des reconstituants, tels que: huile de foie de morue, sirop antiscorbutique, sirop d'iode de fer, vin de quinquina, etc. Lorsqu'ils auront les pieds ou les mains engourdis par le froid, ne leur permettez jamais de se rapprocher du feu ni de les plonger dans l'eau tiède; le meilleur moyen de les réchauffer, c'est de les frictionner avec une flanelle sèche ou même trempée dans l'eau froide. Gardez-vous de leur faire laver les mains avec de l'eau chaude; cherchez plutôt à fortifier les parties où ségent habituellement les engelures par des lotions et des frictions stimulantes, astringentes ou aromatiques. Employez pour cela l'une des formules suivantes:

1° Alun..... 30 grammes.
Eau froide..... 1 litre.

Faites des lotions trois fois par jour, le matin, à midi et le soir.

2° Alcool camphré..... 250 grammes.
Eau froide..... 1 litre.

Employée de la même façon que la précédente.

Dès que les engelures commencent à paraître, c'est-à-dire aussitôt qu'on éprouve des démangeaisons et que les parties atteintes sont rouges et tuméfiées, il faut prendre deux ou trois fois par jour pendant une demi-heure environ un bain tiède avec la préparation suivante:

3° Écorce de chêne..... 500 grammes.
Feuilles de noyer..... 100 —
Alun..... 50 —
Vin..... 1 litre.

Faites réduire par l'ébullition jus qu'aux deux tiers environ, puis ajoutez l'alun.

Lorsque, malgré toutes ces précautions, vous n'aurez pu éviter le développement des engelures, il faudra les soigner de différentes façons, selon leur degré de gravité. Ainsi, quand elles sont douloureuses, fortement enflammées, de couleur rouge livide; quand elles occasionnent de vives démangeaisons, sans que néanmoins la peau soit ulcérée, il faut les laver plusieurs fois par jour avec la préparation suivante:

Baume du Pérou..... 5 grammes.
Dissolvez dans:

Alcool..... 125 —
Teinture de benjoin..... 15 —

Ajoutez:

Acide chlorhydrique..... 4 —
Teinture de benjoin..... 15 —

Vous appliquez ce traitement pendant la journée, et tous les soirs, en couchant vos enfants, vous enveloppez leurs engelures d'un petit linge fin recouvert d'une légère couche de la pommade ci-dessous:

Carbonate d'ammoniaque..... 5 grammes.
Camphre..... 2 —
Acétate de plomb..... 10 —
Axonge..... 60 —

Dans quelques cas, si se forme à la surface des engelures une ampoule plus ou moins volumineuse remplie d'un liquide roussâtre ou purulent. Au bout de quelques jours, l'ampoule s'ouvre d'elle-même et laisse à découvert une ulcération blafarde, grisâtre et chargée de pus. Celui-ci se transforme rapidement en une croûte que les enfants enlèvent avec leurs ongles et qui est aussitôt remplacée par une nouvelle croûte de même nature. Cet état persiste en s'aggravant pendant tout l'hiver et jusqu'à ce qu'une plus douce température vienne mettre un terme à tous ces accidents. Mais la guérison de ces engelures ulcérées laisse toujours sur la peau une cicatrice indélébile.

Le meilleur mode de pansement, à cette période, con-

siste à les envelopper d'un linge enduit de la pommade suivante:

Axonge balsamique..... 50 grammes.
Tannin..... 5 —
Teinture de benjoin..... 5 —
Eau de laurier-cerise..... 5 —
DOCTEUR IZARD

LES MENUS DE LA SAISON

Décembre.

MENU D'UN DINER DE HUIT À DIX COUVERTS

Crôte au pot.
Harengs à la crème double.
Oie braisée, garnie de choucroute.
Gigot de mouton rôti.
Purée de navets.
Langouste sauce au homard.
Soufflés de nonnes.

Les harengs à la crème sont un hors-d'œuvre chaud, d'une certaine distinction, agréable à manger, et dont la préparation ne présente pas de difficultés. Je le recommande.

Mettre à dessaler dans du lait, pendant vingt-cinq minutes, des filets de harengs bien frais, les égoutter ensuite; les piler; les passer au tamis de crin, et les mélanger à un peu de crème double ou lait bien réduit et à leur équivalent en volume, de mie de pain à paner, sel et poivre. Placer cette composition dans de petites coquilles bien beurrees, les passer un instant dans un four de campagne et les servir vivement.

LE BARON BRISSE.

PLANCHE DE PATRONS

PREMIER COTÉ

Corsage-cuirasse de la Toilette de bal (Dessin 1 du journal.)

N° 1. X—X—X—X—X— Devant du corsage-cuirasse de la toilette de bal, dessin 1 du présent numéro.
N° 2. OOOOOOOOOO Petit côté.
N° 3. XXXXXXXXXXXX Dos.

Corsage de bal ou de grand diner (Dessin 2 du journal.)

N° 4. —8—8—8—8—8— Devant du corsage de bal ou de grand diner, dessin 2 du présent numéro.
N° 5. X—X—X—X—X— Petit côté.
N° 6. —8—8—8—8—8— Dos.
N° 7. ~~~~~ Manche.

Corset de bal (Dessin 3 du journal.)

N° 8. XXXXXXXXXXXX Devant du corset de la toilette de bal, dessin 3 du présent numéro.
N° 9. ~~~~~ Petit côté.
N° 10. ~~~~~ Dos.

Corsage à basques

(Le dessin sera publié dans le prochain numéro)

N° 11. OOOOOOOOOO Devant.
N° 12. ~~~~~ Petit côté du devant.
N° 13. OOOOOOOOOO Petit côté du dos.
N° 14. OOOOOOOOOO Dos.
N° 15. ~~~~~ Manche.

Corsage à bretelles

de la toilette de visites, dessin 18 du journal.

N° 16. ~~~~~ Devant du corsage à bretelles.
N° 17. X—X—X—X—X— Petit côté.
N° 18. ~~~~~ Dos.
N° 19. ~~~~~ Manche.

SECOND COTÉ

Toilette de diner (Dessin 16 du journal.)

N° 1. ~~~~~ Devant du corsage.
N° 2. XOXOXOXOXO Petit côté du corsage.
N° 3. OOOOOOOOOO Dos du corsage.
N° 4. OOOOOOOOOO Manche.
N° 5. —O—O—O—O—O— Tablier de la toilette de diner.

Ce patron, à cause de sa grandeur, se trouve replié en deux endroits sur notre feuille. Avoir soin de rétablir les parties repliées à la place qu'elles doivent réellement occuper.

Paletot croisé (Toilette 19 du journal.)

N° 6. X—X—X—X—X— Devant.
N° 7. OOOOOOOOOO Petit côté.
N° 8. XXXXXXXXXXXX Dos.
N° 9. ~~~~~ Manche.

Toilette de petite fille de treize à quatorze ans (Dessin 20 du journal.)

N° 10. —8—8—8—8—8— Devant de la polonoise.
N° 11. ~~~~~ Petit côté et dos réunis de la polonoise.
N° 12. ~~~~~X~~~~X Manche de la polonoise. Ce patron sert également pour la manche du paletot.
N° 13. XXXXXXXXXXXX Devant du paletot.
N° 14. XXXXXXXXXXXX Petit côté du paletot.
N° 15. XOXOXOXOXO Dos du paletot.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{me} M. de B. — Mon indisposition a nécessairement été cause de quelques oublis et de quelques retards dans ma correspondance. Il ne nous est guère possible de publier dans le journal tous les patrons que chaque abonnée nous demande; nous choisissons nécessairement ceux qui peuvent être utiles à un certain nombre de nos lectrices. L'administration expédie des patrons défectueux, moyennant 1 fr. 50 en timbres-poste. Vous pouvez compter sur le patron de pelisse russe et de robe princesse pour petite fille. Les rideaux de mousseline avec lambr-quins sont démodés, si l'on ne peut avoir doubles rideaux, les faire de préférence en étoffe épaisse, cretonne doublée, reps, etc. Le baret n'est autre chose qu'une casquette large sans visière. Je suis heureux de votre approbation et de votre sympathie, et vous envoie mes meilleurs remerciements.

Une abonnée picarde. — Note est prise de vos observations. Je vous ferai remarquer cependant que les explications de ce genre ont le très-grand inconvénient de remplir le journal au détriment des autres choses de la mode; nous allons, malgré tout, tâcher de vous satisfaire. Nous avons donné un très-grand nombre de dessins de ce genre dans le courant de l'année; on en donnera encore.

M^{me} Georges de T. — Vous demandez pourquoi je recommande de réclamer la lisière chinée à jour, quand on fait l'acquisition d'une robe en cachemire de l'Inde; c'est afin d'être certain que votre couturière vous donne réellement le véritable tissu de l'Inde dont M^{me} Lehousset, 1, rue Auber, à le dépôt unique en Europe. Je vous conseille fort le peignoir en cachemire de l'Inde blanc avec garniture en skunk, pèlerine en même étoffe bordée de skunk, pour les jours où vous serez trop frileuse. Oui, on peut porter le cachemire, le soir, en couleur claire, rose ou bleu pâle, et il fait de délicieuses toilettes de diner ou de théâtre. Votre bébé sera aussi charmant, habillé en entier de cette étoffe si souple, si moelleuse et d'une solidité à toute épreuve.

M^{me} T. H. — Oui, pour la robe grenat. Cheveux ondulés, légèrement relevés aux tempes, mais point tirés vers les oreilles; bonnet Charlotte Corday ou pouf de dentelle avec une rose.

Au coin du feu. — On ne brode plus guère de pantoufles, ni de bretelles; les porte-cigares sont également préférés en cuir de Russie ou noir sans broderie aucune. Que ne donnez-vous une tapisserie pour fumeuse?

M^{me} Lucie D., Tournai. — Votre broderie, rehaussée d'une bande de nouscol, peut faire une jupe de robe anglaise. La couture sera cachée sous un pli et vous ferez au-dessus un certain nombre de plis. Le corsage, très-long de taille, est fait avec cette même broderie, passant sous les bras; les épaulettes doivent être faites en ruban rose avec noués sur les épaules; large ceinture de faille nouée lâche.

M^{me} Y., Saïal Quentin. — Jupe unie, tablier nouant derrière par un gros nœud de faille noire ou de la faille de la robe. Corsage très-ajusté à basques rondes et fermées. Le tablier et le corsage garnis au bord d'un biais de velours ou de faille et d'une frange.

M^{me} L. B., au Neubourg. — Note prise des demandes.

M^{me} C. P., Allier. — Nous donnerons prochainement les modèles demandés. Le patron de robe princesse est le même pour robe habillée ou négligée. L'étoffe et les garnitures établissent seules la distinction.

M^{me} M. de P., au château de B. — Je pense, madame, que vous voulez parler de l'engrelure qui forme l'adrc à l'implémeent. Voici comment il faut s'y prendre:

Faire le point de chaînette étroit qui relie les étoffes les unes aux autres; puis, au-dessus, piquer son crochet sur cette chaînette; 3 chaînettes; jeter une double bride sur le crochet sans la terminer; piquer 3 points plus loin; terminer un des points de la double bride, puis rejeter 1 bride sur le crochet, ne pas la terminer; piquer son crochet 3 points plus loin, puis terminer les deux points jetés ou brides (il y a 3 fils sur le crochet); faire 3 chaînettes, jeter 1 bride, puis piquer son point au milieu du croisillon obtenu par le travail précédent, sa croix est terminée; 3 chaînettes, une double bride jetée sur le crochet, ne pas la terminer; piquer 3 points plus loin que ceux déjà faits, rentrer dans deux fils de la bride, rejeter son fil sur le crochet, piquer 3 points plus loin, puis terminer tous les points qui, au nombre de 5, restent sur le crochet.

Une petite amazone. — Le corset d'amazone doit être souple et court. Oui, pour la cravate claire sur une amazone foncée. Le pantalon se fait soit en drap, comme la robe, soit en pique ou coutil blanc. Comme ceinture, je n'en connais pas de plus commode que deux nattes de chaque côté, se croisant derrière, raménées sur le sommet de la tête et fixées avec un peigne large, mais léger et aux dents très-serrées. Une fillette de quatorze ans ne peut monter à cheval autrement qu'en amazone. Une modiste n'envoie pas de modèles en province. Adressez-vous directement en toute confiance aux personnes que je recommande dans le journal. Le chignon haut ne se porte plus; le catogan se transforme graduellement en boucles et flocs de cheveux, auxquels néanmoins on mêle un nœud par derrière. On ne peut refuser un danseur qui déplaît qu'en renonçant à danser jusqu'à la fin de la soirée; c'est ennuyeux; mais c'est ainsi dans le code de la bonne éducation. Désolée de ne pouvoir renseigner M. votre frère, mais son tailleur est seul comptent.

Une abonnée enthousiaste de son journal. — Vous avez bien compris; essayez, vous réussirez. A bientôt le dessin. J. V. — Oui, pour le gros pli quadruple. La mode exige cela, en effet; cependant, les détails que vous me demandez me portent à vous conseiller de modifier cette coupe.

Marie J... — Vous ne devez pas accepter ce cadeau. Faites en sorte de refuser sans blesser celui qui vous l'offre, mais refusez. Votre mère eût parlé comme moi.

MARIE DE BAVENRY.

Explication du dernier rébus: Où il n'y a rien le roi perd ses droits.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.